

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 108

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : un duel
Autor: Grimblot, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257512>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La dernière messe

(Suite et fin)

La Révolution, qui bouleversait tout le royaume, n'avait pas épargné notre paisible pays, et les langues, se mariant au tic-tac des moulins ou au claquement des battoirs, ne devisaient plus que la politique, le roi, l'Assemblée, La Fayette, Bailly, Droits de l'Homme, Constitution civile du Clergé, un tas de choses que tu ne reverras plus heureusement pour toi, mon petit, car on y perdait son latin et quelquefois sa tête.

M. d'Ansse, qui avait d'abord salué les Etats généraux avec enthousiasme, le laissait se refroidir peu à peu, à mesure que les cervelles s'échauffaient ; il avait applaudi au 14 juillet, renversant la Bastille où son M. de Voltaire avait été enfermé, paraît-il (à moins que ce fût Arouet ?), mais, le 6 octobre, le 20 juin, le 10 août, il s'était souvenu que Louis XVI était de même un brave homme....

Puis, les biens du clergé confisqués, les couvents fermés, les prêtres forcés à un serment réprouvé par leur conscience.... on a beau être voltairien, comme il disait, si on a de la justice, on est toujours pour les persécutés contre les persécuteurs.... et jamais plus il n'attaquait M. l'archiprêtre sur sa religion : un jour, même, il lui cita un beau vers que j'ai retenu :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
auquel il ne put qu'applaudir, bien qu'il fût de ce maudit Voltaire, sa bête noire, ce qui prouve que tous ces gens-là soufflent le froid.

Feuilleton du Pays du dimanche 2

Un Duel

par

Edouard Grimblot

Tel était l'homme dont Augier voulait faire son second témoin.

Nous ne l'avions pas vu depuis un mois, c'est-à-dire depuis que nous avions quitté la garnison de Belfort, la colonne de remonte dont il faisait partie marchant toujours au pas et restant en arrière du régiment.

Dans la rue, nous rencontrâmes le capitaine instructeur qui commandait cette colonne ; nous l'abordâmes, et, les poignées de main échangées :

Pour lors, ce matin-là, je me rendais à la Collégiale pour servir la première messe ; je n'étais pas en avance ; il faisait un froid sec, la glace était prise et je n'avais pu me tenir d'aller faire quelques glissades sur l'Esnonne.... Peut-être même aurais-je fait l'école buissonnière complète (on était des hommes libres, pas vrai ! et les robes noires ne faisaient plus bien peur), sans une crainte vague d'événements imprévus. La veille, il y avait eu un long conciliabule entre l'abbé Mauzaise et son ami ; ils s'étaient quittés en se serrant la main très fort, comme des gens qui ne doivent plus se revoir ; et, comme elle le reconduisait, M. l'archiprêtre avait demandé presque timidement à ma mère, qui s'essuyait les yeux avec son tablier :

— Exupère viendra-t-il servir la messe demain matin ?

— Il ferait beau voir qu'il y manque.

Aussi m'avait-elle vu partir avant l'heure avec satisfaction, sans se douter du crochet projeté.

Quand j'arrivai tout essoufflé, l'abbé Mauzaise était déjà à l'autel, et le vieux sacristain disait les réponses d'une voix chevrotante. En m'apercevant, il me fit signe de me hâter.

— J'aurais été fâché que tu manques pour la dernière fois, dit-il tout bas.

— La dernière fois ?

— Oui, le prêtre jureur arrive ce soir.... M. l'archiprêtre s'en va.

Bouleversé, je regardais l'abbé Mauzaise. Il était très pâle, mais très calme. Pour cette messe matinale, à laquelle n'assistaient que quelques vieilles femmes, le secret ayant été bien gardé, il avait revêtu une aube de dentelle et sa chasuble dorée des grands

— Paule est-il revenu avec vous, mon capitaine ? lui dis-je.

— Oui ! Mais du diable si vous le reconnaissiez ; voilà huit jours que je ne puis lui arracher une parole, et, en dehors du service, j'ai toutes les peines du monde à le faire remuer !

— Paule calme ! Paule taciturne ! Mais c'est impossible ! s'écria Augier.

— Cela est.

— Enfin, nous allons bien voir !

Et nous montâmes chez Paule.

Il écrivait

Dès qu'il nous vit entrer, il vint à nous la main affectueusement tendue, mais sans aucun de ces cris ou de ces gros rires qui avaient l'éclat des cymbales et dont jadis la moindre de ses actions était invariablement accompagnée. Toutefois, si sa gaieté était partie, son obligeance subsistait. Il devina, à notre air préoccupé, que nous avions un

jours. Sa voix un peu sourde ne tremblait pas, mais jamais ces gestes n'avaient eu plus d'onction. Lorsqu'il ouvrait les bras, on eût dit qu'il voulait étreindre tous ceux que, depuis plus de trente ans, il baptisait, instruisait, mariait, enterrait, les innocents qui dormaient encore dans leurs berceaux, les trépassés qui reposaient au cimetière et ceux, plus loin encore, qui à cette heure blasphémaient contre le bon Dieu et contre lui, dans leurs clubs !

Quand il baisait l'autel, on sentait qu'il eût voulu emporter ces pierres avec lui ; quand il se retournait, son regard, passant sur les rares fidèles agenouillés, perçait les ténèbres de l'église, allait, malgré lui, caresser une dernière fois les endroits familiers où restait un peu de son âme et qu'il lui fallait abandonner à des mains indignes... les fonts baptismaux, où, la veille encore, il versait l'eau sainte sur le front d'un nouveau-né, le petit du charbon, une forte tête pourtant ; le confessionnal, où il devait parfois somnoler un brin.... et la chaire où il avait prêché dans le désert, à en juger par les résultats de l'heure présente.... Pourtant, il n'avait semé que le bon grain de la parole et de l'exemple.... ce n'était pas de sa faute si la récolte était mauvaise, s'il avait affaire à un sol trop dur.... Il n'avait rien à se reprocher.... Vivants et morts eussent pu lui rendre bon témoignage, et ni Mgr Aymon, le fondateur de l'église, ni messire Jacques de Bourgoin, à genoux dans son armure, n'y eussent failli, bien sûr, si leurs statues de marbre eussent pu parler.

Naturellement, j'étais trop jeune et trop étourdi pour comprendre bien ces choses, mais je sentais à ma manière que M. l'ar-

service à lui demander, et se mit aussitôt à notre disposition.

Nous lui dîmes l'objet de notre visite.

Au mot *duel* il tressaillit, mais continua à écouter en silence.

Quand Augier eut achevé le récit de son odyssée théâtrale, Paule se leva :

— Allons ! dit-il, j'en étais sûr ; il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans tout cela.

— Comment ! tu trouves qu'un soufflet n'est pas chose sérieuse ? Car enfin, il n'y a pas à dire, il y a presque soufflet ! Mais tu t'es battu dix fois pour moins que cela, toi !

— Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux !

— Ainsi, tu me refuses ! dit Augier un peu piqué.

— Je refuse de t'assister dans un duel pour un pareil motif, oui ! Mais je ne refuse pas d'arranger ton affaire, je te conjure même de me le permettre.... Tu ne sais pas quel service tu me rendras, ajouta-t-il.

châpêtre devait être très malheureux, et j'avais des remords de ma négligence ; un peu plus, il n'aurait même pas eu un pauvre enfant de chœur pour sa dernière messe ! Et je m'appliquais à lui prouver par mon zèle, mon attachement et mes regrets, je suivais tous ses mouvements, je ne manquais pas une gémulation, je n'avais pas une distraction et j'arrivais à la fin de l'office sans avoir même remarqué que ma mère était à son banc.

Soudain, comme M. l'archiprêtre se retournait pour prononcer à regret *l'ite missa est*, je vis son visage s'illuminer d'un rayon de joie telle que j'en fus tout ébloui, et, machinalement, je suivis la direction de son regard. Un homme, que j'avais vaguement entrevu jusque-là, agenouillé dans l'ombre, venait de se dresser, bien en lumière : M. d'Ansse !!!

Les yeux rivés à ceux de son ami, il semblait lui dire :

— Eh bien oui ! c'est moi ! j'y suis venu..... pour que tu emportes dans ton exil le souvenir consolant d'une dernière victoire !.....

Mais ce n'était pas seulement par amitié.

Et, comme radieux, la dextre levée, le prêtre prononçait les paroles de bénédiction, l'autre courba son front rebelle, et, d'un geste large, comme lorsqu'il était au séminaire sans doute, il fit le signe de la croix.

Il était redevenu chrétien.

H. A. DOURLIAC.

Le proverbe a menti

C'était un robuste et loyal garçon à la figure ouverte, au cœur vaillant et généreux. Chaque année, Julien Peyrette recevait pour salaire cent écus. Le maître de la métairie venait de les lui compter, et Julien se trouvait presque riche. Les quinze pièces d'or dansaient une joyeuse sarabande au fond de la poche de son veston de futaine, que recouvrait une blouse bleue semblable aux sayons antiques.

D'avance, il voyait ses louis d'or étalés sur une certaine table de chêne qu'il connaissait bien, et il en souriait, le brave enfant.

D'un pas bien cadencé, qui ne veut pas s'attarder, il traversait la place du village.

— Julien... Julien Peyrette, viens donc boire un coup.

C'était l'appel des camarades. Ils étaient une demi-douzaine attablés. A tour de rôle, ils se payaient des tournées ; l'ivresse mon-

taut déjà, l'ivresse du mauvais et brûlant alcool.

— Viens donc, Peyrette, clamèrent-ils de nouveau.

Julien remua la tête en signe de refus. Non, il ne se joindrait pas aux chanteurs infatigables qui, gaiement, marquaient la mesure en frappant leurs verres de la lame d'un couteau. L'eau-de-vie, c'est la mégère impitoyable enfermée en bouteille. Dès qu'elle sort du flacon, elle ne déchaîne dans les legis que malédiction et souffrances.

Il avait donc passé, sourd à l'appel des buveurs, et ceux-ci, le sachant très ferme dans ses résolutions et doué de ténacité, n'avaient pas insisté.

De chaque côté de la route, les grands foin, prêts à être fauchés, étaient remplis de fleurs. De leurs nappes ondulantes s'élevait une saine et puissante odeur portée très loin par le vent, et Julien murmurait gaiement :

— Vrai, cela vaut mieux que l'odeur du cabaret.

— Il ajoutait en lui-même :

— Et puis, les vieux vont être si contents !

Et, de plus en plus heureux d'entendre tinter ses pièces d'or, il franchissait de son pas agile les deux kilomètres qui séparaient la riche métairie de son maître de la chaumière qui avait abrité son enfance.

Sans en avoir même conscience, ce simple sentait en poète les beautés de la nature. D'exprimer par des paroles les multiples impressions ressenties aux champs, il ne l'aurait pu, car il ne connaissait que le rustique langage des campagnes, mais l'expressif visage de Julien s'épanouissait dès qu'il voyait la terre souriante et parée. Il aimait les grands espaces labourés, prêts à absorber la semence. Personne comme lui, de sa main droite, régulièrement, ne laissait tomber dans le sillon les humbles grains de blé, les grains tout petits, semblant inertes, mais qui bientôt jailliront de la terre féconde en généreuses moissons blondes.

Et Julien continuait à admirer la puissance des germes et la merveille des floraisons.

Il s'arrêta. Il était arrivé.

Il avait pris en main un bout de corde, seule fermeture de la chaumière paternelle ; il tira et le loquet s'ouvrit.

Ah ! quelle joie éclatante à la vue du bon fils dans ce petit legis fort bien tenu, qui, sans lui, n'aurait été qu'un gîte de misère. Sans les bras vaillants et le cœur généreux de cet enfant de vingt ans, leur dernier-né, les pauvres vieux n'auraient eu qu'à dépérir, puis à mourir à force de privations

Paula nous suppliait de lui laisser arranger une affaire, lui qui autrefois eût trouvé moyen de faire battre deux montagnes ! On nous l'a changé, c'est certain !

— En effet, répondis-je, le capitaine avait raison ; il est méconnaissable, mais, en somme, je l'aime peut-être mieux ainsi et je souhaite que son projet réussisse.

Augier secoua la tête.

Il ne croyait pas son adversaire animé de sentiments très conciliants, et, étant lui-même décidé à ne pas rompre d'une semelle, il n'admettait guère l'hypothèse pacifique.

Quand nous arrivâmes au café, l'altercation de la veille faisait le sujet de toutes les conversations. On n'a pas tous les jours pareille aubaine dans une petite ville de province. La dame du comptoir paraissait

comme tant d'autres qui n'ont pas un brave fils pour les soutenir, comme tant d'autres qu'écrase une vieillesse trop lourde et qui ne savent où trouver la force pour finir l'étape.

Mais Julien était là, et le père usé et cassé, car il avait beaucoup travaillé pour élever une nombreuse famille, le vieux père, dont les cheveux étaient tout blancs, disait :

— Bonjour mon feu, la visite nous donne bien du contentement.

La mère ajouta :

— Quand tu entres à la maison, mon Julien, c'est encore meilleur que le soleil.

Une joie indicible éclairait son visage fané. La vue de son fils si grand, si fort, si honnête et si bon, mettait dans l'âme de la vieille marcan une allégresse qui la transfigurait. Elle avait eu beaucoup de peines dans sa longue vie, mais elle les oubliait toutes en regardant son Julien. Elle oubliait qu'elle devait végéter bien économiquement dans sa chétive maison à toiture de chaume. Elle avait eu d'autres enfants, trois fils prodiges et ingrats, d'où lui étaient venus des chagrins cuisants et amers ; mais elle avait celui-ci, ce dernier né, auquel elle était redevable de tout son bonheur sur la terre. Oui, que lui importaient les privations dans sa vie de pauvreté, puisqu'elle avait ce fils. Plus de rides de souffrance sur son front, à présent qu'il était devant elle ; plus de soupis fatigués soulevant sa poitrine oppressée, mais de plus en plus s'accroissait le sourire de bonheur qui la transfigurait.

Elle tournait les yeux vers le père pour s'assurer que lui aussi se complaisait dans la vue de leur Julien, et toute sa personne avait un air de dire :

— Avons nous le droit d'en être fiers ? C'est pauvre chez nous, mais, vrai, nous ne sommes pas à plaindre avec un fils comme le nôtre !

Julien avait retiré de sa poche les quinze louis d'or, et, le visage épanoui d'aise, il les alignait sur la table de chêne.

— C'est pour vous, c'est pour le pain ; moi, je travaille plus tranquille quand je sais que vous ne manquez pas.

Les vieux joignaient leurs mains tremblantes. « C'était trop aussi de leur donner ces cent écus ; la moitié suffirait » Julien ne voulait rien entendre.

Puis, se tournant vers sa vieille mère :

— Allons, maman, est-ce qu'il ne reste pas un peu de soupe ? Moi, j'en mangerais volontiers une potée en votre compagnie.

Aussitôt elle se mit à genoux et ralluma le feu sous la marmite, et lui, radieux, con-

radieuse. L'aventure attirait des curieux et faisait monter la consommation.

Les renseignements que nous donnèrent quelques membres de la clientèle civile du café confirmèrent les prévisions d'Augier. M. de C..., son adversaire, un des gros propriétaires des environs, avait servi autrefois avec honneur, mais il avait la réputation d'être ce qu'on appelle au régiment un mauvais coucheur, très friand de la lame. Son adresse au tir et à l'escrime était peu commune. De plus, il avait déclaré à ses témoins que, se considérant comme très gravement offensé, il n'admettait qu'une sérieuse réparation par les armes.

Tout cela rendait la paix de plus en plus problématique. Manifestement, notre pauvre Paula, métamorphosé en colombe, en serait pour son rameau d'olivier.

(A suivre.)